



CHAPITRE XVIII

La capitale du district basoko. — Coquilhat et les Bangala. — Le climat de l'Équateur-Station.
— Retour de Hanssens à Léopoldville. — Manduau fondateur de Kallima-Station.

LE 15 juillet, les steamers jetaient l'ancre devant les villages basoko situés à l'embouchure de l'Oubingi. Les décevirs vinrent demander à leur frère blanc des nouvelles de son voyage et le prièrent de laisser sur leurs terres un mundelé chargé de construire une ville.

« Mon voyage, leur répondit Hanssens, a été attristé par la mort d'un de mes plus chers compagnons; en revanche j'ai la satisfaction de vous apprendre que les districts échelonnés entre votre rivière et les chutes du

fleuve ont été placés sous le protectorat du drapeau bleu; ils ont compris que ce fétiche de soie et d'or est pour le présent un symbole de paix et d'amitié, et pour l'avenir un gage certain de richesse et de bien-être.

« La plupart des blancs qui m'accompagnaient sont restés chez les Vouénia, dans une île qui commande le cours du grand fleuve et d'où ils pourront s'opposer efficacement aux désastreuses descentes des chasseurs d'hommes; il m'est donc impossible de laisser sur vos terres un mundelé, comme vous le désirez. Néanmoins, cultivez sans crainte votre sol si fécond, bâtissez des villages, élevez des troupeaux; vos biens sont, grâce aux mundelés, à l'abri des hordes d'Abed-ben-Selim. »

Les chefs basoko, rassurés par ces déclarations insistèrent pour que le grand mundelé voulût bien parcourir le village, capitale du district.

Cette « cité métropolitaine » compte une vingtaine de rues parallèles et transversales se coupant à angle droit et bordées de constructions d'une architecture uniforme. Chaque maison, bâtie avec des tronçons d'arbres et de l'argile, possède une cour que protège une ceinture de pieux dressés côte à côte.

Toutes les pièces de bois, montants et linteaux de portes, pieux de palissades, entrant dans la construction des habitations, sont avant leur emploi trempés dans le lait de farine de cassave, substance que les Basoko considèrent comme sacrée et qui, suivant eux, a le privilège d'écarter du foyer tous les fétiches de mauvais sort.

Le lait de farine de cassave sert encore à badigeonner les tiges de figuier ou les troncs de bombax plantés çà et là pour donner de l'ombrage aux petites places ménagées de distance en distance encore les rues.

Ces places sont les lieux de réunion habituels de la population et ont chacune une destination particulière.

Les unes servent de rendez-vous aux dilettanti de l'endroit; un « kiosque à musique », composé de douze énormes tambours taillés dans des troncs d'arbres et fixés à demeure dans le sol, attire la foule aux jours de réjouissances publiques, mariages princiers, levées de boucliers, funérailles et sacrifices humains.

D'autres sont des marchés qui, à certaines époques de l'année, présentent un amalgame confus et bariolé de produits exotiques du centre africain, offerts à la fantaisie des acheteurs basoko par des caravaniers accourus du pays des Niam-Niam, de la contrée des Mombouttou, et des districts Watomba, Vouénia, Waringa.

D'autres encore, affectées au recueillement, aux prières, aux invocations, sont ornées d'un meskiti, temple d'ivoire ou de bois, à la toiture conique

en forme d'éteignoir, abritant une idole grossièrement sculptée, divinité dont les pouvoirs varient suivant le caprice des féticheurs de la localité. La même idole est un jour le dieu qu'invoquent les guerriers près d'aller combattre l'ennemi; le lendemain, elle figure le dieu du commerce, qu'implorent des trafiquants basoko désireux de flouer des acheteurs du voisinage; d'autres fois, cette idole a toutes les vertus de la déesse de l'agriculture, et les négresses du district viennent se prosterner à ses pieds pour la prier de prodiguer ses faveurs à leurs plantations de manioc ou de sorgho. Mais le plus souvent ces grossières images, ornements des temples fêti-



IDOLE.

chistes, toujours dociles aux intentions criminelles des ministres du culte, dénoncent à la vindicte publique, c'est-à-dire au poison, à la décapitation ou à la pendaison, des femmes, des enfants, des vieillards, des esclaves, censément coupables d'avoir occasionné le décès, accidentel ou non, d'un notable de la contrée.

En parcourant les rues du village, en examinant l'intérieur des cases des décevirs, le capitaine Hanssens put constater que les Basoko étaient plus avancés dans les arts, plus industriels que les peuplades établies en amont, sur les bords du Congo.

Des instruments de cuivre et de fer, pinces, marteaux, poinçons, hameçons, bracelets, perles, clochettes, haches, houes, plantoirs, bêches, se

remarquaient à côté d'articles ouvrés en bois tels que : idoles grandes ou petites, sièges doubles, bancs, cannes, manches de lance, fibres, mortiers, maillets, pilons avec boule en fer, tambours et baguettes terminées par une boule en caoutchouc, auges, cuillers, pipes, vaisselle, etc., etc.

Mais çà et là, dans l'angle des rues ou des places publiques, des crânes humains, des tibias, des fémurs, gisaient, à demi rongés, parmi les débris provenant des cuisines; et ces hideux vestiges témoignaient jusqu'à l'évidence les habitudes anthropophagiques de ces nègres industriels.

Remonté sur l'*Éclaireur*, après sa visite à la capitale, des Basoko, le capitaine Hanssens rejoignit les embarcations à vapeur et la flottille, filant à toute vitesse vers le nord-ouest, vint jeter l'ancre, le 19 juillet, devant la station d'Iboko.

Le *Royal*, arrivé la veille de Léopoldville, attendait dans les eaux de ce poste l'arrivée des embarcations commandées par Hanssens. Le rapide marcheur, courrier postal de la flottille, avait apporté, outre des provisions de vivres et d'outils, une vraie cargaison de lettres et de journaux à l'adresse des pionniers du haut Congo.

Coquilhat, accouru au-devant de son chef et compatriote, lui fit avec un légitime orgueil les honneurs de sa résidence.

« Je croyais rêver, écrit le capitaine Hanssens, en retrouvant à Iboko, sur ces mêmes terres incultes que j'avais acquises deux mois auparavant au potentat Matamwiké, une maison spacieuse et confortable, entourée de jardins potagers et de plantations naissantes... La maison, un palais au centre de l'Afrique, était entièrement achevée et meublée, oui, meublée! C'est décidément un comble de rapidité et d'activité qu'a réalisé mon vaillant ami Coquilhat. »

Et cependant le lieutenant avait eu à surmonter des difficultés de toute nature. Les Bangala, en dépit de leur serment de respect et de fidélité, avaient cherché, par tous les moyens possibles, à s'emparer du mundelé, de ses serviteurs et des richesses du mpoutou que contenait le village des blancs.

A force d'énergie, de patience et d'adresse, le jeune officier avait toujours déjoué les projets sanguinaires de ses farouches voisins. A l'exemple du capitaine Hanssens, Coquilhat triompha diplomatiquement des Bangala en utilisant leur rapacité et leur avidité à posséder des marchandises européennes : il ouvrit un comptoir d'échange et entretenit avec les turbulents et belliqueux sujets de Matamwiké des relations commerciales qui, petit à petit, devinrent plus fréquentes et s'étendirent dans tout l'Iboko.

Une certaine confiance s'établit entre les Bangala et le lieutenant belge;

et ce dernier put se ménager auprès des personnages influents du district des intelligences à l'aide desquelles il démasqua les trames ourdies contre son repos.

En outre, pour exercer un ascendant moral complet sur les Bangala, l'intelligent officier apprenait leur langage, s'initiait à leurs mœurs, étudiait leurs lois et leurs coutumes.

Hanssens, qui passa deux journées à la station d'Iboko, se fût volontiers oublié une semaine entière dans ce séjour confortable, tant l'affabilité et la conversation de son jeune compatriote avaient d'attraits pour lui.

« Il faut voir Coquilhat, raconte le capitaine, lorsque nous abordons le sujet qui nous préoccupe, les affaires du Congo et la civilisation des Bangala, la physionomie ouverte et sympathique du lieutenant s'anime, son enthousiasme prend le galop, il se met à parler de son royaume de l'Iboko avec l'abondance et l'entrain d'un homme de vingt ans. Il faut l'entendre, lorsqu'il prend la défense des Bangala cannibales, lorsqu'il indique le degré de perfectibilité auquel le nègre actuellement inculte peut atteindre au contact du blanc par le travail honnête et rémunéré. Son langage chaudement coloré, ses phrases africaines par le pittoresque et le piquant des images, sont ponctués par un geste vif, nerveux et empreint d'une verve juvénile. Coquilhat a appris à aimer le nègre bangala; il insiste sur la nécessité de le traiter toujours avec justice et bienveillance, et à l'occasion avec fermeté. Pour mon vaillant ami, le succès de l'œuvre de notre Roi ne fait pas l'ombre d'un doute; dans quelques années, avant longtemps peut-être, les omnibus attendront au débarcadère d'Iboko-Station les immigrants des deux mondes, pour les conduire à l'hôtel de Matamwiké; des Bangala, garçons de café, serviront leur clientèle blanche et noire sur les trottoirs des rues d'Iboko, et la cloche des steamers en partance pour le haut fleuve scandra de son tin-tin sonore la voix des employés criant : « MM. les voyageurs pour l'Oubingi, les Stanley-Falls et Zanzibar, en route, le paquebot lève l'ancre !... »

Mais en attendant l'époque de cette magique transformation les Bangala continuent à vivre à l'instar de toutes les peuplades primitives de l'Afrique centrale. Ils mangent le cadavre de l'ennemi vaincu pour imposer à la mémoire du mort et de sa tribu une humiliation suprême et pour empêcher les antagonistes de retrouver même la trace de celui qu'ils ont perdu. Ils sont enclins à la superstition et appellent en toute hâte auprès de leurs malades le sorcier ou la sorcière, qui par des entrechats et par des improvisations qu'accompagne le son du tambour s'imaginent guérir les patients; ils croient aux féticheurs marmottant des abjurations contre la pluie, ou

sifflant dans un fibre en bois pendu à une peau de jeune léopard pour convier le soleil à briller dans un ciel sans nuages; ils s'appliquent sur la figure des couches de couleur bleue, rouge, jaune et blanche, pour s'affranchir des dangers de la guerre, pour essayer de se rendre invulnérables; ils consultent l'oracle pour découvrir les voleurs et les criminels, par l'entremise des ministres du culte fétichiste qui condamnent le plus souvent les innocents et les coupables à prendre un breuvage empoisonné; ils professent pour les spectacles sanguinaires, pour les scènes odieuses des sacrifices humains une ardeur supérieure à celle des hidalgos espagnols pour les courses de taureaux; ils achètent leurs femmes et vendent leurs enfants; enfin ils exercent comme maris des pouvoirs sans limite sur leurs épouses et renvoient au foyer paternel la femme adultère, après lui avoir coupé les oreilles ou passé un fer de lance dans les mollets.

Rien dans les mœurs et les coutumes barbares des sujets indisciplinés de Matamwiké ne faisait présager encore, en dépit des louables espérances du lieutenant Coquilhat, les premiers pas des Bangala dans la voie du progrès et de la civilisation.

Si l'appât d'un gain rémunérateur a décidé certains d'entre eux à travailler pour le compte du blanc, l'immense majorité des habitants de l'Iboko végètent aveuglément dans un état de paresse et d'ignorance invétérées, et persistent à s'égarer dans le ténébreux dédale de préjugés ridicules et de pratiques inhumaines qu'ont tracé leurs ancêtres.

Au nombre des coutumes traditionnelles de ces sauvages, il en est une cependant qui échappe à la réprobation des blancs et mérite même d'être encouragée :

A la naissance d'un enfant, la mère, ceinte de feuilles de bananier, doit planter elle-même un bananier à proximité de sa case. Cette pratique naïve a pour conséquence heureuse le développement de la culture d'un végétal aussi beau qu'utile.

Malheureusement la mère abandonne le nouveau-né à la sorcière du village, qui le baptise, l'enduit de *n'goula* (poudre de camwood), le promène, le fait passer de main en main, et elle réserve ses soins les plus assidus au jeune bananier qu'elle a planté. L'arbre croît et produit, l'enfant grouille misérablement dans la fange des rues, où il grandit et se déprave au contact de ses aînés.

Devenu homme, il achète femme, s'il est riche et libre; à sa mort, tout le village se soumet rigoureusement à un jeûne qui consiste à ne prendre que de l'eau ou de la bière de canne à sucre, jusqu'au moment de l'inhumation, soit trois ou quatre jours après le décès.

Dans ce laps de temps, les jeûneurs font parler la poudre; ils tiraillent matin et soir au lever et au coucher du soleil.

A la cérémonie des obsèques, nouveau vacarme de mousqueterie, chants funèbres, danses caractéristiques et sacrifices humains, le tout proportionné à la position sociale du défunt dans le village.

Les huttes du défunt sont, les unes détruites, les autres déplacées; ces dernières sont aussitôt ornées des crânes des victimes immolées, odieux trophées qui grimacent au bout de hampes de lance, à côté de squelettes de sokos.

Les enfants mineurs n'héritent pas à la mort de leur père; l'héritage passe en entier au frère du décédé, et ce frère est tenu de donner au fils aîné devenu majeur l'épouse de son choix; les autres fils ne reçoivent rien.

Si les enfants du mort sont majeurs, les fils héritent de tout, mais l'aîné est privilégié au partage; quant aux filles, il ne leur est rien accordé sur l'héritage paternel.

Comme dans toutes les tribus riveraines du Congo, la négresse bangala est la bête de somme du négre, une créature déshéritée à qui incombe la grosse besogne du ménage et de la culture des champs.

Le négre se livre à la pêche, à la chasse et à la guerre.

Le poisson, fort abondant, se vend à des prix minimes sur tous les marchés bangala. Les poules, les œufs et les chèvres sont en quantité moindre et se vendent très cher; mais les négres du pays, pour satisfaire leur goût très prononcé pour la viande, se rabattent sur les hippopotames qui pullulent dans le Congo, et sur les guerriers capturés au cours des combats fréquents qu'ils livrent à leurs voisins de l'est.

Tels étaient les renseignements ethnographiques que le lieutenant Coquilhat donnait au capitaine Hanssens, à la station d'Iboko, dans les journées du 20 et du 21 juillet 1884.

Le 22, le commandant de la flottille prenait congé de son compatriote, en l'encourageant à persister dans ses croyances sur la perfectibilité des négres bangala, et surtout dans son ardeur à remplir sa mission d'agent de l'Association, commandant la station d'Iboko.

« Le poste que vous commandez, lui dit Hanssens, sera l'un des plus importants de la route que nous traçons en Afrique, mais c'est en même temps le plus exposé. Vous paraissez, mon cher Coquilhat, fermement décidé à appliquer chez les Bangala les bons procédés qui ont valu au lieutenant Van Gele, votre aîné dans la lutte pour la civilisation des négres de l'Afrique centrale, le titre de moucounzou. Je suis certain que vous réussirez à établir ici une station-modèle, mais j'hésite à croire, tout en le

souhaitant, que vous soyez à l'occasion appelé par les Bangala à succéder sur le trône de mon vieux frère de sang Matamwiké. Les Bangala sont braves et industriels, mais ils sont farouches, ils détestent le blanc, et chercheront toujours à vous faire tomber dans leurs pièges. Il vous sera fort difficile d'amener les sujets de l'Iboko à reconnaître votre autorité, et surtout de les décider à s'enrôler volontairement sous le drapeau de l'Association. Votre tâche est hérissée d'obstacles, votre poste est dangereux, mais l'une et l'autre sont dignes d'un jeune officier belge qui a quitté son pays pour venir ici servir l'œuvre de prédilection de son Roi.

— Je suis venu en Afrique, avec l'intention de sacrifier ma vie, si ce sacrifice est nécessaire, au service de la cause grandiose que plaide en Europe Sa Majesté Léopold II. Je vous affirme, mon capitaine, que je suis ravi de rester chez les Bangala, et que j'arriverai à réduire tôt ou tard, par des moyens conformes aux instructions humanitaires de l'Association, le caractère farouche des sujets de Matamwiké. »

La flottille partie, Coquilhat se dévoua comme par le passé à l'accomplissement de sa mission délicate; le respect, la considération, l'attachement des cannibales bangala, à son égard, se fortifièrent de jour en jour. La station d'Iboko vit croître à pas de géant sa prospérité, et ce jalon capital de la route transcontinentale africaine restera désormais acquis aux mundelés avec l'assentiment des Bangala qualifiés de nègres indomptables, d'Achantis du Congo, par l'explorateur Stanley, mais domptés sans combats sanglants par les procédés bienveillants et la tactique intelligente du jeune lieutenant Coquilhat.

Le 25 juillet, après une courte halte à l'embouchure du Loulemgou où les natifs de l'Ouranga fêtèrent les steamers de Boula Matari II, la flottille du haut Congo jeta l'ancre devant la station de l'Équateur.

Avant de débarquer, Hanssens et ses compagnons de route promènèrent leurs regards sur les terres concédées de la rive gauche et sur l'île considérable située en face de la station, qui constituaient le domaine cultivé de l'Association.

Le panorama était ravissant; on se croyait en présence d'un des points les plus civilisés du Nil bleu. Des constructions élégantes, des chalets rustiques, des hangars aux parois de fer, émergeaient çà et là du sein de la verdure que nuançaient au loin des plantations de maïs, de manioc, de sorgho et de bananier. Un actif va-et-vient de population noire, convenablement habillée, sillonnait les allées sablées des parcs; près de la rive, devant une longue maison d'argile, bâtiment principal de la station, un peloton de soldats haoussas et zanzibarites manœuvrait sous les ordres

d'un nyampara avec un ensemble digne d'un corps de troupe d'élite européen; dans les jardins potagers, quelques femmes bakouti vaquaient aux travaux de culture, elles bêchaient, émondaient, aéraient les carrés de légumes, en chantant des refrains monotones, comme pour couvrir les criaileries des nouveau-nés attachés sur leur dos et qu'elles secouaient d'avant en arrière, de droite et de gauche, sans souci de leur rompre les reins.

Van Gele se porta en toute hâte au-devant des arrivants, et leur fit avec sa cordialité habituelle les honneurs de sa magnifique résidence équatoriale. Depuis son séjour dans cette région, le lieutenant jouissait d'une excellente santé. Malgré les fatigues qu'entraînaient ses labeurs incessants, malgré son isolement et son genre de vie monotone, Van Gele se portait mieux sous l'Équateur qu'à la station de Louteté, fondée par lui en aval du Stanley-Pool.

Cette excellente santé, qui était peut-être le résultat d'une acclimatation complète en Afrique, Van Gele l'attribuait à la tranquillité, dont il jouissait près de ses voisins, êtres doux et inoffensifs, enclins au fétichisme et convaincus de la puissance sur-naturelle des mundelés.

Parmi les innovations introduites par le chef de la station de l'Équateur dans le domaine qu'il gérait, Hanssens remarqua un niveau d'eau établi sur le bord du fleuve et permettant de calculer les diverses hauteurs des eaux du Congo.

Des observations faites par Van Gele il résultait que le fleuve atteint sa plus grande hauteur vers le 15 décembre, et que le niveau plus bas se manifeste à la fin de janvier. Cette différence de niveau, évaluée à trois mètres environ, survient donc pendant la période la plus sèche de l'année sous l'Équateur. Les mois pendant lesquels il tombe le plus d'eau sont octobre, novembre, avril, mai et juin.



FEMME BAKOUTI BÉCHANT.

Le climat, bien que n'étant pas absolument sec, n'offre point les inconvénients de l'humidité visqueuse particulière à la côte du Zanzibar et aux parages équatoriaux.

L'altitude de la région centrale africaine rend tolérables les ardeurs du soleil; et tandis qu'il est dangereux de voyager sans parasol dans le bas Congo et sur le littoral océanique entre l'Angola et le Gabon on peut aisément braver sous l'Équateur, dans les régions élevées du centre africain, les irradiations d'un soleil ardent et d'un ciel sans nuages avec une simple casquette de toile.

Des vents fréquents, originaires de la région tempérée de l'Atlantique méridional, passent sur le district Nakouti et y versent une bienfaisante fraîcheur, en même temps qu'ils détruisent ou diminuent l'humidité des saisons pluviales.

En somme, la température est constamment supportable à la station de l'Équateur, et seul le teint fortement bronzé accusait le long séjour de Van Gele sous le ciel si meurtrier de l'Équateur africain.

Le 26 juillet, notre officier accompagnait Hanssens à l'embarcadère de la station.

« Décidément, mon cher lieutenant, disait le capitaine Hanssens, votre station est un Eldorado; dès que j'aurai chargé mes bateaux de vivres et de matériel pour les postes du haut Congo, je reviendrai à toute vapeur près de vous, afin de pouvoir goûter ici quelques jours de repos: le confort de votre hospitalité, le luxe oriental de vos parcs et de vos jardins, l'agrément de votre société, les relations agréables avec vos noirs sujets, la clémence du ciel même, tout me charme, je dirai mieux, me séduit.

— Pourquoi donc, s'il en est ainsi, mon capitaine, quittez-vous la Station? Restez, confiez-moi la mission de conduire la flottille à Léopoldville; je brûle de changer de place, de voyager, de connaître ces districts où vivent les cannibales bangala, oubika, basoko, vouénia. Le sceptre-fétiche des Baroumbé ne suffit pas à mon bonheur, je voudrais aller bien loin, vers les Falls, pour y fonder une station et poser ma candidature de souverain d'une tribu d'anthropophages.

— Prenez patience, lieutenant, le jour approche ou, malgré tout mon bon vouloir, je ne suffirai plus à la surveillance de l'immense division du haut Congo; j'aurai besoin d'un second, d'un bras droit pour m'acquitter, au mieux des intérêts de l'Association, de cette besogne accablante, et vos services passés, votre infatigable dévouement à l'œuvre africaine, vous recommandent à mon choix avant tout autre. »

Sur ces bonnes paroles, Hanssens serra la main de son compatriote, monta sur le steamer *En Avant* et donna le signal du départ.

La descente vers Léopoldville, entre l'Équateur et la limite occidentale du Pool, s'accomplit le plus pacifiquement du monde; l'expédition rencontra dans ce trajet trop d'empressement de la part des natifs.

« Effectivement, ainsi que le note Hanssens dans son journal, les tribus vivant en aval du royaume de Van Gele aspirent à se ranger sous le protectorat des mundelés, et demandent parfois d'une façon impérieuse que je leur construisse « un village des blancs. »

« S'il me fallait donner suite à toutes les demandes que je reçois, je devrais créer presque autant de stations qu'il y a de districts habités. Les ressources financières d'un gouvernement d'Europe ne suffiraient pas à combler les désirs de ces populations fétichistes. »

Le 6 août, après une absence de quatre mois et demi, Hanssens débarquait à Léopoldville. Une nombreuse colonie européenne, où l'élément belge dominait, fit aux arrivants des Falls une réception enthousiaste, et outre la joie de retrouver dans cette capitale du moyen Congo des compatriotes, des amis et des collaborateurs dévoués, Hanssens y reçut des nouvelles d'Europe, des lettres de famille et un autographe de S. M. Léopold II remerciant en termes élogieux le vaillant capitaine belge pour les éminents services qu'il rendait depuis des années à l'Association Internationale.

Le colonel sir Francis de Winton, depuis deux mois à peine administrateur général de l'Association, en remplacement de Stanley rentré en Europe, se trouvait aussi à Léopoldville lors de l'arrivée de Hanssens. Il félicita chaleureusement le chef de la division du haut Congo, de l'important succès de son dernier voyage.

« Vous allez bien nous faire défaut maintenant, ajoutait l'agent supérieur en terminant sa flatteuse harangue. Je présume, mon capitaine, que vous songez à rentrer en Europe aussitôt l'expiration de votre engagement.

— Pardon, mon colonel, répondit Hanssens; si vous le permettez, je ferai encore un voyage jusqu'aux Stanley-Falls avant de reprendre la route de ma patrie. Deux raisons me déterminent à vous adresser cette demande: la première, c'est que je n'ai pu jusqu'à présent qu'ébaucher la mission qui m'a été confiée, et il y a pour moi obligation morale à la compléter le plus possible, mon amour-propre et ma réputation y sont d'ailleurs intéressés; la seconde, c'est qu'en rentrant en Belgique juste trois ans après mon départ, je me retrouverais sous le ciel de la zone tempérée (?) de ma patrie le premier février 1885, et il me resterait quatre mois de mauvais

temps avant de me réchauffer au pâle soleil de ma ville natale. La transition serait trop brusque et pourrait nuire à ma santé beaucoup plus que mes trois années de séjour en Afrique.

« En faisant encore un voyage à l'île Ouana-Rousari, j'aurai le loisir de conclure avec mes innombrables frères de sang, ou bien avec les chefs qui désirent fraterniser aussi avec Boula Matari II, les traités importants qui restent à faire ; je pourrai attacher mon nom à l'exploration de certains affluents que j'ai remarqués en route, faire des découvertes qui me donneront une notoriété enviable dans le monde géographique ; enfin je quitterai le Congo de manière à arriver en Belgique à la fin de mai ou au commencement de juin, c'est-à-dire au moment le plus favorable de l'année, puisque j'aurai devant moi toute la belle saison pour me refaire au climat de mon pays.

« Je suis convaincu que les miens approuveront ma résolution, quelque grand que soit leur désir de me revoir, et je sollicite, mon colonel, votre consentement à retarder mon rapatriement et votre adhésion à me laisser prendre ici même les quelques jours de congé que l'état actuel de ma santé réclame impérieusement. »

La réponse de l'administrateur général fut conforme aux désirs du vaillant capitaine.

Hanssens n'était pas précisément malade, mais il avait les genoux quelque peu ankylosés, par suite de son immobilité forcée durant des mois de navigation sur le pont d'un bateau minuscule et il lui fallait, aux termes de l'ordonnance du docteur Nilis, chef du service sanitaire à Léopoldville, plusieurs jours de locomotion, afin de faire disparaître ces raideurs articulaires.

Après cinq jours du traitement facile et même agréable prescrit par l'excellent docteur Nilis, Hanssens plus dispos que jamais sur ses jambes assouplies songea immédiatement à préparer une expédition vers le haut fleuve.

Le colonel de Winton, agissant à l'égard de l'éminent commandant de la division du haut Congo comme naguère l'agent supérieur Stanley, lui laissa toute initiative pour décréter et opérer les réformes utiles dans la région soumise à sa juridiction.

Libre dans ses déterminations, mais toujours guidé par les intérêts de l'Association, Hanssens résolut de procéder avec méthode à l'édification de stations indispensables sur certains points des rives du fleuve où le drapeau d'azur avait été arboré.

Tout d'abord et d'urgence, le capitaine, voulant conserver à l'Association les deux clefs du Stanley-Pool inférieur, décréta la fondation d'un poste de surveillance sur l'îlot sablonneux de Kallima, entre Brazzaville au nord et Kinchassa au sud.

Hanssens avait, on se le rappelle, déclaré à la mission de de Brazza une lutte à armes courtoises. La rapidité de son expédition première chez les Bangala, Oubika, etc., les heureux résultats de ses négociations avec les chefs des districts cannibales assuraient déjà à l'expédition internationale du Congo des avantages énormes dans le haut fleuve sur la mission française; il s'agissait pour l'intelligent et loyal rival de l'officier français de garder et de renforcer les situations acquises.

Depuis son arrivée à Léopoldville, et tout en suivant l'ordonnance de son docteur, Hanssens avait poussé à dessein ses promenades sur les divers chantiers où travaillaient les agents européens résidant à Léopoldville.

Le capitaine, ex-professeur à l'École militaire de la Cambre, était passé maître dans l'art difficile de juger les hommes, de les toiser à leur valeur intellectuelle et morale. La sûreté de jugement n'était pas une de ses moindres qualités et parmi les nombreux pionniers de nationalités diverses qu'hébergeait alors la capitale du haut Congo il avait deviné à première vue les hommes d'action et de dévouement.

Au cours de l'une de ses promenades hygiéniques le capitaine, arrêté sur le bord du fleuve devant le chantier de réparation des steamers de la flottille, avait brusquement offert à l'un de ses compatriotes, Ed. Manduau, lieutenant de marine, la mission de fonder et de commander une station à Kallima-Point.

« Vous donnez bravement le coup de marteau, dit-il à cet officier, et l'apprentissage que vous avez fait au Congo comme constructeur de bateaux vous rendra facile votre nouvelle tâche de constructeur des maisons en bois de Kallima-Station. D'autre part, je sais que vous avez rempli avec beaucoup de zèle votre mission d'exploration de la rivière Gordon-Bennett, vous avez su entretenir avec les agents de la mission française établis sur la rive droite les rapports les plus cordiaux, et je ne doute pas que vous continuerez à vivre en bons termes avec vos voisins de Brazzaville.

— J'accepte de grand cœur, mon capitaine! Depuis mon arrivée en Afrique, où j'étais venu avec la promesse formelle de commander un des steamers de la flottille, j'ai été maintenu par M. Stanley dans des emplois répondant peu à mes aptitudes, mais je n'en ai pas moins et toujours consciencieusement rempli mon devoir.

— Je le sais, répondit Hânsens ; vous êtes destiné à prendre le commandement du steamer *Stanley* que Valcke a la mission de conduire à Léopoldville. Mais, en attendant, vous pourrez rendre à l'œuvre de notre Roi des services réels sur l'îlot de Kalli na. »

Mandua remercia chaleureusement le chef qui lui permettait d'attacher son nom à la fondation d'un poste important de la route transocéanique, et d'y exercer les premières fonctions.

